

pratique des devoirs énumérés à la fin de la *Lettre*. En résumé, le résultat est identique à celui de la doctrine de Paul, mais la légitimité de ce résultat reste non démontrée. Une chose curieuse, c'est que Barnabé cherche à prouver la nécessité d'abolir les observances extérieures du judaïsme, par les livres juifs eux-mêmes, et, après avoir lu sa lettre, on est porté à se demander ce qui tient le plus au cœur de l'écrivain, de la liberté chrétienne ou de l'autorité de l'Ancien Testament. C'est, du reste, une tendance générale parmi les fractions du christianisme primitif, que celle de maintenir dans toute sa rigueur le respect des livres de l'ancienne loi. On comprend cette tendance chez les chrétiens issus du judaïsme; pour eux, le Christ est venu, non pour abolir, mais pour accomplir l'alliance; il y a donc relation intime entre l'Ancien et le Nouveau Testament; mais, de la part des païens convertis à la religion du Christ, cette tendance est étrange, surtout après qu'on a vu saint Paul et saint Jean proclamer dans leurs écrits l'autonomie de la loi chrétienne. Il est vrai que Jésus et les apôtres ont toujours montré un grand respect pour la loi et les prophètes, et que cet exemple a dû exercer une influence considérable sur l'esprit des premiers chrétiens. Aussi voyons-nous les ébionites prendre les actes et les paroles de Jésus-Christ pour point de départ, lorsqu'ils veulent établir la validité des prescriptions légales. Paul, au contraire, qui avait tracé une ligne de démarcation profonde entre le judaïsme et la religion nouvelle, s'éleva avec force contre les tentatives de fusion; ses disciples, entre autres le paulinien Ignace, n'épargnèrent pas le blâme à ceux qui reconnaissaient à l'Ancien Testament une dignité normative pour les croyances et les coutumes chrétiennes; et la *Lettre à Diognète* taxe le rituel des juifs de ridicule et de folie. Malgré ces efforts des pauliniens pour affaiblir l'idée chrétienne, le judaïsme conservait son empire. Du reste, la doctrine de Paul, avec son caractère subjectif, dépassait l'intelligence de la masse des chrétiens; cette action de l'esprit de Dieu dans les âmes, cette puissance de la foi en Jésus-Christ, la plupart étaient incapables de les comprendre; une théologie aussi élevée ne pouvait convenir qu'à certaines natures particulières; le grand nombre avait besoin d'une autorité dogmatique incontestée. Pour comprendre le caractère de cette époque, il ne faut pas oublier que le Nouveau Testament n'existait pas encore; chacun était libre de choisir son apôtre: les uns étaient à Pierre, les autres à Paul; les ébionites avaient adopté Pierre; les gnostiques eux-mêmes en appelaient à l'enseignement esotérique d'un disciple de Jésus-Christ. Dans cet état des esprits, est-il surprenant qu'on ait senti l'utilité de se rattacher aux idées judaïques consignées dans un livre qui, pendant de longs siècles, avait servi de code au peuple de Dieu?

D'autre part, la philosophie grecque avait perdu de son prestige; elle n'avait de valeur aux yeux des premiers chrétiens qu'autant qu'elle contenait en elle des germes de la révélation primitive. Aussi Socrate, Platon et Aristote n'étaient-ils pas regardés comme des génies inventeurs; leur seul mérite était de posséder une tradition plus authentique de cette manifestation première de Dieu aux hommes. Par cela seul qu'elle remontait à une date antérieure, la sagesse des Chaldéens se rapprochait plus de la vérité que la philosophie des Grecs. Ainsi, l'ancienneté d'une doctrine était une preuve de sa vérité. Les livres de Moïse, qui passaient pour les plus anciens du monde, méritaient donc une considération et un respect particuliers. Ces idées frappèrent l'esprit des païens eux-mêmes, et c'est sous leur inspiration que nous voyons saint Justin et Tatien abandonner la philosophie de Platon pour se jeter dans le sein du christianisme.

Mais comment concilier les nouveautés du christianisme avec cette autorité accordée à l'Ancien Testament? Ce problème préoccupait vivement les esprits dans les premiers temps de l'Eglise. Selon les uns, les lois rituelles de Moïse n'avaient, dans l'intention du législateur, qu'un caractère temporaire; c'étaient des concessions faites à l'esprit grossier du peuple juif, des préservatifs contre de plus grands maux, des châtiments mérités par ses péchés; on les considérait aussi comme des dispositions additionnelles qui devaient cesser d'être en vigueur quand les dangers qu'elles écarteraient ne seraient plus à craindre. Selon les autres, la loi rituelle n'avait jamais existé dans l'intention de Moïse; les prescriptions lévitiques étaient des types d'idées chrétiennes: Barnabas, comme nous l'avons déjà vu, et les gnostiques sont de cet avis. L'Eglise catholique en général, à l'exemple de Justin martyr, combina les deux méthodes; elle attribua à la loi rituelle un caractère réel, mais transitoire, et un caractère purement symbolique. Au III^e siècle seulement, Origène établit quelques règles fixes d'herméneutique dans la deuxième partie de son traité *De principiis*. Comme on le voit, dès l'enfance de l'Eglise, les théologiens n'étaient pas embarrassés pour prouver que la croyance et la pratique du jour étaient aussi celles des auteurs sacrés.

L'exégèse allégorique n'a pas commencé avec le christianisme, elle date de plus loin. Elle vit le jour quand la philosophie païenne prétendit expliquer et corriger les croyances populaires. Du temps de Cicéron, les stoïciens étaient accusés d'interpréter la fable dans un

sens conforme à leur doctrine et de transformer les anciens poètes en précurseurs de leurs idées. Les platoniciens des premiers siècles de l'ère chrétienne, Plutarque, par exemple, voulant ôter tout prétexte à l'impie, se servirent du même procédé pour tourner en philosophèmes les mythes dont la lettre offensait la morale. Chez les Juifs, l'interprétation allégorique trouva de nombreux partisans, surtout à Alexandrie; le plus célèbre fut Philon. Des Juifs elle passa aux chrétiens; l'apôtre Paul en fait souvent usage; l'*Épître aux Hébreux* présente l'économie mosaïque comme un type du christianisme. Isolant chaque passage et substituant au sens littéral réclamé par le contexte une signification arbitraire, s'adaptant aux mots avec plus ou moins d'aisance, tel est le caractère ordinaire de l'exégèse allégorique. Aucun auteur, peut-être, n'a usé de cette méthode avec plus de témérité et de sans façon que celui qui nous occupe. Aux yeux de Barnabas, les pratiques du culte des Israélites n'ont jamais eu de valeur réelle; elles doivent leur établissement à une captation fallacieuse de l'ange du mal, et, quand il a l'air de les instituer, Moïse parle aux Juifs au figuré (*en symboles*). La circoncision n'était pas destinée à être le signe visible du peuple de Dieu; Moïse demandait la circoncision morale, il exigeait des oreilles ouvertes à la voix de Dieu, des cœurs prêts à l'aimer et à suivre ses commandements; mais les Juifs, avec leur esprit grossier, ont établi la circoncision charnelle. Le législateur des Hébreux, en exigeant l'abstinence des viandes impures, entendait préserver son peuple de tout contact avec les hommes impurs. Le repos du sabbat n'est aussi qu'un symbole; il représente le repos des élus dans le règne messianique. Ainsi la loi rituelle a sa source, non dans la volonté de Dieu, mais dans le défaut d'intelligence des Juifs, dans leurs convoitises charnelles, dans les tentations et les sophismes de l'esprit malin. Citons un spécimen de cette singulière exégèse. Barnabas veut expliquer pourquoi Abraham a circoncis 318 serviteurs, ni plus ni moins, et quelle est la *gnosis* renfermée dans cet acte du patriarche. — Le nombre 318 s'écrit en grec avec les trois lettres IHT. Les deux premières donnent Jésus; le T, par sa forme, ressemble à une croix. Les 318 serviteurs révèlent ainsi le salut par la mort du Christ.

Le résultat de toute l'argumentation exégétique de la *Lettre* de Barnabas, c'est que les chrétiens sont le peuple de l'alliance et qu'ils le sont devenus par Jésus-Christ, spécialement par sa mort sur la croix. Sur la nature de Jésus-Christ, Barnabas donne les mêmes indications que l'*Épître aux Hébreux*: *préexistence personnelle, participation à la création, souveraineté du monde*. Jésus est le fils de Dieu, et non un descendant de David, non le Messie humain attendu des Juifs; toutes choses subsistent en lui et pour lui; il est la source et le terme de toute prophétie. Ici, l'expression scientifique de *logos* manque; et la nature humaine de Jésus-Christ ne consiste que dans son corps sensible. Il s'est revêtu de ce corps par accommodation à la faiblesse de l'homme, qui aurait été incapable de supporter sa présence dans l'éclat de sa gloire céleste; il l'a pris pour réaliser les prophéties, pour briser l'empire de la mort en le donnant en offrande expiatoire de nos péchés; il s'est incarné, enfin, pour consommer l'impénitence des uns et sceller l'alliance d'éternelle félicité avec ceux qui ont placé en lui leur espérance.

Il est inutile de faire ressortir l'incohérence de ces diverses propositions. On dirait que l'auteur n'a cherché qu'à populariser les idées contenues dans l'*Épître aux Hébreux*, mais en multipliant les arguments scripturaux. Toutefois, il existe plusieurs nuances dans la conception des deux écrivains. L'auteur de l'*Épître aux Hébreux* insiste beaucoup plus sur le caractère sacerdotal que sur la dignité prophétique du Christ. Pour Barnabas, au contraire, le Fils de Dieu est plus particulièrement l'interprète des saintes Écritures de l'ancienne alliance, le dispensateur d'un esprit capable de les comprendre et le garant de l'espérance chrétienne; il veut, comme les ébionites, que l'enseignement de la vérité tienne le premier rang dans l'œuvre du Christ. Barnabas se rapproche de l'ébionisme par un autre point encore: le côté subjectif de la religion se résume, selon lui, dans l'espérance du salut par Jésus-Christ et dans la pratique des commandements de Dieu, par lesquels on acquiert des titres à la félicité du monde futur. La foi n'est rien sans la haine de l'infirmité. Deux routes sont ouvertes à l'homme: celle de la lumière et de la vie, et celle des ténèbres, qui mène à la mort. Celui qui aspire à la vie éternelle doit y tendre par ses œuvres.

Tel est, en résumé, le contenu dogmatique de cet écrit. Quant à la place qu'il occupe dans l'ensemble du développement des idées chrétiennes durant les deux premiers siècles, nous ne pouvons admettre avec Schweigger qu'il représente le passage de l'ébionisme aux systèmes gnostiques. En effet, il n'est pas vraisemblable que, dans le sein de l'ébionisme, on ait jamais témoigné une aussi complète indifférence pour le judaïsme et fait une opposition aussi radicale à ses institutions. Selon les ébionites, les chrétiens sont les *juifs orthodoxes*; dans l'*Épître* de Barnabas, au con-

traire, ils sont un peuple nouveau, et les Juifs y sont représentés comme les disciples de Satan.

La doctrine de Barnabas ne relève point de celle de Paul, quoiqu'en dise Néander. Pas une seule des idées particulières à l'apôtre des gentils ne s'y retrouve, ni la grâce gratuite, ni la justification par la foi, ni l'application à notre personne des mérites de Jésus-Christ dans la rédemption, ni l'absorption de notre moi dans la personnalité du Sauveur.

Il est incontestable que la *lettre* de Barnabas a une grande affinité avec le judéo-christianisme; on s'en convaincra facilement, si l'on compare cet écrit avec les œuvres de Justin martyr, auteur judéo-chrétien par excellence; ce sont les mêmes idées.

Ce que nous avons dit de la différence qui existe entre la doctrine de Paul et celle qui est contenue dans la *lettre* de Barnabas, suffit pour démontrer que l'auteur de cette *lettre* ne peut être un compagnon d'œuvre de l'apôtre des gentils. Au moment où parut cet écrit, le gnosticisme n'avait pas encore troublé l'Eglise, car il n'y est nullement question des hérésies de Basilide et de Valentin. Il faut admettre qu'il a été composé à la limite des deux premiers siècles, sous le règne de Domitien ou de Trajan.

BARNABEN (Antoine), publiciste espagnol, né à Alicante en 1769, fut reçu docteur à Valence, fut ordonné prêtre; composa quelques livres ascétiques, et publia en 1812: *Jugement historique, canonique et politique des droits des nations sur les biens ecclésiastiques*. Cet ouvrage lui attira de longues persécutions de la part du clergé. Nommé député aux cortès (1814-1816 et 1820-1821), il y défendit courageusement les principes constitutionnels, attaqua l'inquisition et l'ultramontanisme dans divers écrits, et fut nommé archidiacre de Murviedro par Ferdinand VII.

BARNABITE s. m. (bar-na-bi-te — de saint Barnabé). Religieux de l'ordre des clercs réguliers de Saint-Paul.

— **Encycl. Hist. relig.** La congrégation des *barnabites* fut fondée en 1530, à Milan, par Antoine-Marie Zaccharia ou Zaccharie, conjointement avec Barthélémy Ferrari et Jacques Morigia. Elle devait se dévouer à la confession, à la prédication, à l'instruction de la jeunesse et aux missions. Ce ne fut que cinq ans plus tard que les *barnabites* firent des vœux solennels, lorsque le pape, les affranchissant de la juridiction des ordinaires, leur donna le titre de chanoines réguliers de Saint-Paul. En 1542, ils eurent un oratoire à Milan, et, trois ans après, l'église de Saint-Barnabé devint le lieu principal de leurs exercices, ce qui leur fit prendre le nom de *barnabites*. Ils montrèrent beaucoup de zèle dans les missions qu'ils allèrent prêcher en Bohême, en Savoie, en Italie, en France, dans le Béarn. Ils fondèrent dans tous ces lieux des collèges d'où sortirent des prélats, des savants et des écrivains remarquables. Le père Nicéron, entre autres, avait fait ses études chez les *barnabites*. Cet ordre est en décadence depuis le XVII^e siècle; cependant il possède encore quelques maisons en Espagne et en Italie. Le couvent des *barnabites*, à Paris, se trouvait dans la Cité, vis-à-vis du Palais de Justice.

Une comtesse de Guastala avait essayé de fonder une congrégation de femmes qui n'était qu'une espèce de tiers ordre des *barnabites*. Ces femmes ont été désignées sous le nom de *guastalines* ou d'*angéliques*.

BARNABO (Alexandre), cardinal, préfet de la Congrégation de la propagande, né en 1801, d'une noble famille à Poligno, fut élevé, en 1856, à la dignité de cardinal, sous le titre de Sainte-Suzanne; il a dans ses attributions administratives la haute direction des missions étrangères en rapport avec le saint-siège.

Barnaby Rudge, roman anglais par Charles Dickens. Le principal personnage autour duquel pivote toute l'action est un pauvre idiot qui rappelle ceux dont M. Dickens a si heureusement esquissé la silhouette dans *Nicolas Nickleby* et dans *Bleak house*. C'est une création bizarre, qui excite une pénible curiosité, et à laquelle l'auteur a imprimé un cachet fantastique en lui adjoignant un corbeau qui prononce de temps en temps des phrases étranges, comme s'il s'entretenait avec son maître dans un mystérieux langage. A côté de ces deux figures principales, s'en trouvent d'autres non moins originales. C'est d'abord l'aubergiste du Mai, le vieux John Willet, qui passe sa vie, en compagnie de quelques amis, autour de sa grande cheminée, fumant gravement sa pipe et exerçant sur ses entours un empire despotique contre lequel se révolte son fils Joe, qui préfère endosser l'uniforme plutôt que de continuer à être traité aussi cavalièrement dans la maison paternelle. Puis viennent M. Haredale, caractère sombre, morose, espèce de bourgeois bienfaisant, et M. Chester, homme du monde, libéral, roué sans principes, intrigant et égoïste, qui sacrifie tout à sa propre satisfaction et ne recule devant aucune bassesse pour alimenter ses vices, à condition toutefois que les apparences soient sauvegardées. M. Haredale a une nièce, fille de son frère, mort victime d'un lâche assassinat; M. Chester a un fils, et les deux jeunes gens s'aiment. Mais Chester et Haredale se détestent, et leur haine les porte à s'entendre pour traverser cet amour. C'est là l'intrigue principale du roman, mais

elle n'est pas la seule. Joe aime aussi la jolie fille du serrurier Warden, l'insoucieuse et coquette Dolly; mais il a deux rivaux: l'un nommé Hugh, espèce de géant brutal qui fait l'office de palefrenier à l'auberge du Mai; l'autre plus redoutable, M. Tappertit, apprenti serrurier, jeune homme fort satisfait de lui-même et jouant un certain rôle dans une sorte d'association maçonnique dont il est le chef. Voilà de quoi fournir déjà bien des incidents et une action, certes, assez compliquée. Mais ce n'est pas tout: l'auteur y ajoute encore la conspiration de lord George Gordon, la révolte des protestants contre les catholiques, des émeutes et tout le nombreux personnel qu'exige une pareille mise en scène. Enfin, au milieu de ce conflit, on découvre l'assassin du frère de M. Haredale, qui se trouve être le mari d'une ancienne domestique du château et le père de Barnaby Rudge. Cette exposition qui peut, à juste titre, paraître embrouillée, donne une idée assez exacte du désordre qui règne dans le roman lui-même. M. Dickens ne semble pas s'être tracé d'avance un plan bien déterminé. Doué d'une imagination féconde, il s'est laissé entraîner par le plaisir de créer, et les personnages se sont ainsi multipliés sous sa plume, singulièrement habile à esquisser des caractères originaux. Mais lorsqu'il s'agit de faire manœuvrer toute cette petite armée, de mettre de l'ordre et de l'ensemble dans sa marche, la patience ou la force lui a manqué. Il a sans doute craint d'être trop long, et, en effet, dans les matériaux qu'il avait accumulés, il y avait de quoi faire cinq ou six romans. C'est un défaut rare de nos jours, où l'on voit tant de romanciers pécher par l'excès contraire; mais ce n'en est pas moins un défaut, qui à l'inconvénient de disperser l'intérêt et d'ôter à *Barnaby Rudge* ce caractère d'unité qui est essentiel à toute œuvre littéraire. Il est vrai qu'un talent aussi supérieur que celui de Dickens offre au lecteur de larges compensations. C'est une richesse d'invention qu'on ne se lasse pas d'admirer; c'est une variété d'incidents qui soutient l'attention jusqu'au bout, sans la laisser un seul instant faiblir; c'est une galerie de tableaux de genre peints par un habile maître, qui a l'art merveilleux de ne jamais se répéter, lors même qu'il reproduit des sujets assez semblables. On y trouve des scènes empruntées à toutes les situations de la vie, et toutes également frappantes de vérité, toutes empreintes du cachet de l'observation la plus ingénieuse, de la connaissance la plus profonde du cœur humain. Les habitués du Mai vous apparaissent comme autant de vieilles connaissances, que vous avez rencontrées maintes fois lorsqu'en voyage vous vous êtes assis devant un grand feu d'auberge. L'intérieur de la famille du bon Warden, avec sa femme vapoureuse, son aimable fille et son important apprenti, forme une de ces pages qui suffiraient à faire la fortune d'un livre. Le simple Barnaby, son merveilleux corbeau, sa vieille mère qui veille sur lui avec tant de sollicitude, et l'assassin maudit qui les entraîne attachés à sa honte et à sa proscription, sont des personnages fort étranges, sans doute, mais qui n'ont rien de trop exagéré et qui produisent une impression profonde. Bien d'autres scènes encore mériteraient d'être signalées; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est l'émouvement, ce sont tous les détails de cette conspiration qui s'ourdissent dans l'ombre, se ramifient de cabarets en cabarets, d'ateliers en ateliers, puis un beau jour éclate dans la rue, vient hurler à la porte du parlement, et se retire satisfait lorsqu'elle a saccagé quelques maisons, porté le désordre et la terreur dans toute la ville, sans s'inquiéter si c'était là le but de ses chefs, si leurs vœux sont remplis, si leur cause est gagnée. Ce morceau est, à lui seul, un petit chef-d'œuvre, qui fait pardonner à l'auteur le défaut d'ensemble dont cette digression est la principale cause. Aussi sommes-nous convaincu que, malgré toutes ses imperfections, ce livre ne fait point tache dans l'œuvre de Dickens. Il parut à Londres en 1841, et il a été traduit dans la collection des romans étrangers de Hachette.

BARNACHE s. f. (bar-na-che). Ornith. Nom vulgaire de plusieurs espèces d'ois: Les *BARNACHES se mangent en carême, comme les macreuses*. (Acad.) Les sifflements du courlis et le cri de la *BARNACHE perchée sur les framboisiers de la grotte, m'annoncèrent le retour du matin*. (Chateaub.) On dit aussi *BERNACHE, BARNACLE, BERNACLE, BARNAQUE* ou *BARNICLE*.

BARNADÉSIE s. f. (bar-na-dé-zi). Bot. Genre de la famille des composées et de la tribu des mutisiées, comprenant des sous-arbrisseaux originaires des régions montagneuses du Pérou. On dit aussi *BARNADÉSIE*.

BARNADÉSIE, **ÉE** adj. (bar-na-dé-zi-é — rad. *barnadésie*). Bot. Qui ressemble à la barnadésie.

— s. f. pl. Groupe de plantes de la famille des composées et de la tribu des mutisiées, ayant pour type le genre barnadésie.

BARNAGE s. m. (bar-na-je). Hist. Ancienne orthographe du mot *baronnage*. Cour ou escorte d'un baron féodal. Convocation des personnes qui composaient la cour du roi. — Droits qui se percevaient par feux. Impôt sur certains animaux domestiques et sur certains produits agricoles.

BARNAOUL, ville de la Russie d'Asie, gouvernement et à 320 kil. S. de Toms, sur